

Article du 25 décembre 2008

## **Pique et pique et psychodrame**

Comme la patrie, le tercio des piques est en danger. Des vétérinaires taurins de Salamanque affirment même que dans 10 ans, il n'existera plus. En automne, le congrès de la Fédération des Sociétés Taurines de France avait mis son sauvetage à son ordre du jour. Les 13 et 14 décembre, à Arles, la pique a été au cœur de l'assemblée générale de l'Union des Villes Taurines de France (U.V.T.F.). Les raisons de la dégradation de ce moment essentiel de la corrida sont complexes et multiples. Pour faire simple, on dira que les piques sont de plus en plus mal données, et qu'elles provoquent des lésions invalidantes hors de propos avec leur finalité. On dira aussi que la prolifération du « medio toro » faible, sans race, sans sauvagerie, sortant du toril presque domestiqué, met la deuxième pique et parfois la première au rang d'inutilité folklorique. On exagère à peine. On peut suivre dans l'histoire l'effritement de cette figure. En 1926, au club taurin Martinez à Valencia, les toreros locaux étaient invités à donner leur avis sur un projet portant sur la suppression du tercio. Et dans sa chronique du 17 mai 1927 intitulée « Se supprime la suerte de varas ? », Corrochano remarquait qu'on était maintenant passé de 4 à 3 piques. En 1992, la loi Corcuera abaissait de 3 à 2 le nombre de piques réglementaires dans une arène de première catégorie. L'an dernier, le nouveau règlement taurin andalou, le « règlement Domecq » selon les mauvaises langues, a imposé la pique andalouse, dans les plazas de sa juridiction. La pointe de la pique andalouse a 1cm de moins que la pique traditionnelle, 8 cm mais en fait 9. On réfléchit à son adoption pour la France. Elle a été testée cet été à Beucaire, mais sur deux toros seulement de Victorino Martin, ceux de Mario Aguilar. Robleño et Luis Bolivar ayant refusé son application. Le test, sans signification vu la modestie du panel, a donné deux résultats opposés. L'une a provoqué la blessure la plus importante de toute la corrida : 28 centimètres, mais le toro, de plus de 700 kilos, avait été mal mis en suerte. L'autre, la moins importante : 11 centimètres, nettement en dessous de la moyenne des blessures provoquées par la pique traditionnelle : 17 centimètres. Pour le vétérinaire taurin Gérard Bourdeau, le test de la pique andalouse, pour avoir du sens et pour son éventuelle adoption, devrait s'effectuer sur une quarantaine de toros. Selon Hubert Compan, autre vétérinaire présent à l'assemblée de l'UVTF, « 80% des vétérinaires et éleveurs espagnols sont favorables à l'évolution du tercio de pique ». Les membres de l'UVTF aussi. Avec l'adoption de la pique andalouse ? Beaucoup d'aficionados toristas ont durant l'hiver marqué leur opposition à ce modèle. Ils pensent que les éleveurs devraient plutôt chercher à produire des toros plus robustes, avec plus de caractère, que les picadors devraient mieux piquer, et que de toutes façons une pique andalouse mal donnée est également prédatrice. Alain Bonijol, propriétaire d'une écurie de chevaux de picador et qui veut refaire du tercio de pique « un vrai moment de tauromachie », penche pour une pique qui serait un compromis entre la pique de tienta d'étalons, 6 centimètres, et la pique traditionnelle. Sur le problème, L'UVTF va réunir une commission composée de vétérinaires, toreros, organisateurs, éleveurs. Ses travaux seront finalisés en janvier à Toulouse. Des décisions devraient être appliquées pour la saison 2009. Inch Allah.

## **Vicente Barrera, Valence et vaillance**

Un colloque, un livre. Début décembre, Valencia a célébré le centenaire de la naissance de son torero le plus fameux, après Ponce : Vicente Barrera y Cambra, celui qui se vantait d'être né le même jour que Franco. Un 4 décembre. On a les vanités qu'on peut. Le livre, de Paco Delgado, a pour titre : « Vicente Barrera, un torero pour l'histoire ». Il aurait pu s'appeler « Pinocchio ». C'est avec cette moquerie qu'un groupe de sévillans, partisan de son rival Gitanillo de triana, a accueilli Barrera lorsque, novillero, il s'est présenté à Séville. Comme l'amour propre du fils du négociant en viande de Valencia était aussi encombrant que son pif, il a décidé de ne plus jamais y mettre les pieds. Idem pour les toros de Miura. S'étant disputé un jour avec leur éleveur, il a décidé de n'en jamais toréer de sa vie. Barrera, peut-être parce qu'il avait Séville dans le nez, s'est vengé sur Gitanillo. Après une corrida commune au Mexique, il enverra en Espagne un télégramme mensonger qui affirmait que Gitanillo avait été incapable de tuer son novillo. Il était devenu torero contre la volonté de son père, qui voulait lui voir suivre des études littéraires. Lui, son roman, c'était la cape et l'épée. Alors il fuira la maison familiale pour se former à la dure dans les capéas. Belmonte lui donnera l'alternative le 17 septembre 1927 à Valencia. Avec Lalanda, Manolo Bienvenida, et Domingo Ortega, il est le « quatrième as » de ce que les historiens de la chose

tauromachique ont baptisé « l'âge d'argent » de la corrida. Une époque avec beaucoup d'autres atouts dans sa manche : Granero, Nino de la palma, Cagancho, Félix Rodriguez, Gitanillo de Triana, Sanchez Mejias, Luis Freg, Villalata, la Serna etc. Les années 20 et 30. Un âge avec beaucoup de sang sur l'argent, et un bridge où beaucoup font les morts : de 1921 à 1940, 11 matadors, 52 novilleros, 31 banderilleros, 9 picadors tués. Si Barrera fut un as de cette époque, ce n'était pas celui de pique. Il tuait assez mal mais, par contre, maniait le descabello comme un Paganini du truc. Ses admirateurs l'ont jugé comme un torero au répertoire de cape varié, brillant, inventif et courageux. Plus puissant qu'Ortega à la muleta. En 1932 à Pampelune, en 3 courses, il tuera 5 toros et coupera 9 oreilles, 4 queues et une patte. Celle du toro Rosquillero, après la mort de qui il devra faire trois tours de piste. Jaime Noain était en piste qu'on applaudissait encore Barrera. Qui sera catastrophique l'année suivante. On lui reprochera de s'être vêtu en torero juste pour toucher le cachet de ses trois contrats : 32 000 pesetas. A Valencia, sa rivalité comme novillero avec son concitoyen Enrique Torres, qui prendra une alternative chez lui en septembre 1936 au son de l'Internationale, a lancé en 29 la feria des Fallas. En 1930, Barrera y était payé autant que Lalanda : 12 650 pesetas. Avec une clause particulière. Il devait être réglé à midi le jour où il toréait. Sa tauromachie souffrait de quelques bémols : pour certains il bougeait trop devant les toros, les étourdissait plus qu'il ne les maîtrisait, les toréait plutôt avec ses jambes qu'avec ses bras et sur la pointe des pieds, « comme un moineau », écrira Corrochano. Il toréait aussi plus de la droite que de la gauche. Mais idéologiquement, il opérait des deux cotés. Au début de la guerre civile, il a combattu des toros à Valencia, en habit de milicien, pour la République. En 1939, à Madrid, il sera à l'affiche de la « corrida de la victoire », franquiste. Vicente Barrera, grand père de l'actuel torero avocat éponyme, est mort à Valencia en décembre 56. Hémorragie cérébrale.

Jacques Durand